

Urban History Review Revue d'histoire urbaine

URBAN HISTORY REVIEW
REVUE D'HISTOIRE URBAINE

Igartua, José-E., *Arvida au Saguenay. Naissance d'une ville industrielle*. Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 1996, 273 p.

Georges Massé

Volume 27, Number 1, October 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1016619ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1016619ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Urban History Review / Revue d'histoire urbaine

ISSN

0703-0428 (print)

1918-5138 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Massé, G. (1998). Review of [Igartua, José-E., *Arvida au Saguenay. Naissance d'une ville industrielle*. Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 1996, 273 p.] *Urban History Review / Revue d'histoire urbaine*, 27(1), 64–66.
<https://doi.org/10.7202/1016619ar>

vailing planning ideology that emphasized decentralized and ordered communities, and the gap between what was planned and what was built. He rigorously analyzes contemporary sources to dissect the raucous debates surrounding the planning and subsequent construction of Becontree and the development of council estates in Britain as a whole.

While attentive to political and economic structures and the labyrinthine debates among political officials at all levels, he emphasizes the central role of middle-class ideology.

Becontree was criticized for three main reasons by contemporary scholars and opinion makers: 1) bad planning and inadequate local government and services; 2) lack of community structures and feeling; and 3) its solely working-class composition which was regarded as a "dumping ground for anxieties and resentments of every kind." Olechnowicz devotes the bulk of the book to evaluating these three claims and comes up with some surprising conclusions.

Olechnowicz argues that all the available evidence shows that tenants generally liked their new dwelling environment and, generally, got along well with management. He shows clearly that despite underfunding and unfair tenant selection and rent policies, tenants coped relatively well and staked out a decent life for themselves in the project. The book's attention to domestic economy is extremely valuable. In several distinct chapters, Olechnowicz details the adjustments to work and leisure caused by the move to the estate and explores the common strategies of self-help employed by tenants. His evidence confirms the much-touted argument that networks of family and friends ceased to play a large role in estates unlike the old inner-city slums. But he is careful to show that new strategies of self-help were devised.

How tenants actually lived and worked did not matter to the powerful pace-setters in public opinion. Olechnowicz delves into the various voluntary organizations, such as the National Council of Social Service, to show that the politics of the middle class were resolutely anti-working class. In a context of economic changes and the coming of mass society, working-class council tenants became a ready-made scapegoat for all the ills of society. This was especially the case when tenants became political. In 1927, neighbouring Bethnal Green Council renamed its Parmer street scheme, the Lenin Estate. Actions such as these and radical political party interventions in tenant politics, became a focal point for conservative notions of the failure of estates to inculcate a proper notion of national citizenship. As Olechnowicz says, the British "nation" expressed the anti-socialist unity of the middle class.

The book concludes with four crucial points: 1) that the project was relatively underfunded; 2) that design problems were not crucial; 3) that failure as a community was based on middle-class notions of what a community was; and 4) that theories of embourgeoisment from the left are weak. He believes that the working-class shared much of the ideological notions of respectability pushed by the middle class.

There is room for criticism. Olechnowicz relies too heavily on official contemporary sources. Discussion of tenant organization and protests could have been fleshed out more: for instance, radical political initiatives are mentioned several times yet there are no citations of the extensive and influential radical press of the period on the housing question and the Becontree estate itself.

There is also a lack of adequate theorization. Much of the valuable insights gained from geographers and sociologists on tenant practices and the role of housing in society are neglected. For instance, Olechnowicz has set up a straw man with his discussion of left-wing theories of embourgeoisment. There are many sophisticated radical analyses of public housing which do not appeal to the crude ideological portrait he paints. In fact, many left-wing historians and scholars specifically disagree with the thesis while focusing on the structures of capitalism and the contradictions of ideology and social relations.

But these are relatively minor points. This book deserves much praise for integrating policy analysis with the lived experience of tenants. It sets a fine standard for other historians of public housing to follow.

Sean Purdy
Department of History
Queen's University

Igartua, José-E., *Arvida au Saguenay. Naissance d'une ville industrielle*. Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 1996, 273 p.

Fruit d'une recherche de longue haleine, cette étude comble une lacune sérieuse de l'historiographie des travailleurs québécois et va longtemps servir de modèle. À travers l'utilisation méthodique de trois types de sources nominatives, et leur traitement informatique qui en facilite les recoupements, Igartua se lance dans une analyse rigoureuse et fine. Huit chapitres, d'une précision parfois chirurgicale, lui suffisent pour combiner l'histoire d'une ville mono-industrielle et l'histoire de ses travailleurs, au XX^e siècle. Cet heureux mariage de deux approches, trop longtemps étrangères l'une à l'autre, débouche sur la piste du « processus d'élaboration de l'identité ouvrière » (p. 9) d'*Arvida au Saguenay*, comme le spécifie le titre de l'ouvrage.

Au début du XX^e siècle, et particulièrement durant les années 1920, le royaume du Saguenay devient la proie de capitalistes américains qui envisagent l'exploitation du potentiel hydro-électrique de la rivière Saguenay. Ce projet est attisé par la prospérité de l'après-guerre et la flambée des prix du papier. Même si le taux de profit de cette industrie est séduisant, les entrepreneurs sont conscients que le harnachement hydro-électrique du Saguenay nécessite des capitaux énormes dont il faut prévoir la rentabilisation. L'implantation d'une industrie à forte consommation d'électricité, comme l'aluminium, justifierait de tels investissements infrastructureux. C'est le projet qui anime J. B. Duke, le fondateur de l'American Tobacco Company. Sa

concrétisation passe néanmoins par des stratégies financières (p. 26–27) qui débouchent sur l'alliance du capital local (J.-E.-A. Dubuc), du capital anglo-canadien (Wm Price) et du capital américain (J. B. Duke et A. V. Davis). À la mort de Duke, en 1925, la majorité des actions de la Duke-Price Power Company (p. 31) passe sous la coupe de la compagnie Alcoa qui possède déjà une aluminerie à Massena, dans l'état de New York. Arthur Vining Davis en est le président. **Ar-vi-da**, la ville qu'il crée, en 1925, commémore son nom (p. 5).

On entreprend rapidement la planification et « la construction de la ville ». C'est le titre du deuxième chapitre qui nous apprend que cette compagnie n'en est pas à ses premières armes dans ce domaine, puisqu'elle a déjà construit Alcoa, au Tennessee, et Bauxite, en Arkansas (p. 32). Forte de cette expérience, la compagnie Alcoa choisit un emplacement et achète les terres qui font place à un « chantier de construction fébrile » (p. 34) durant les années 1925 à 1928. C'est ainsi que prend forme cette ville planifiée par une firme newyorkaise qui prévoit un aménagement physique selon les fonctions industrielles, commerciales et résidentielles. Pourtant les gens, « expérimentés en industrial housing » (p. 36) comme le prétend la chronique de la compagnie, ont conçu un habitat spacieux mais n'ont pas prévu la rigueur de l'hiver saguenayen. Ainsi, « les premiers résidents ont de la difficulté à se chauffer et voient la tuyauterie geler en hiver » (p. 37).

Cette ville planifiée dont la mise en œuvre fait l'objet d'une description méticuleuse est également une ville de compagnie. L'auteur prend également soin de démontrer les mécanismes utilisés par l'entreprise pour s'assurer que la loi d'incorporation municipale, en 1926, lui garantisse la « mainmise sur la ville » (p. 38). Alcan définit les normes d'aménagement de la ville et veille à leur application. En conséquence il est facile de « soumettre à une surveillance assez stricte les comportements des résidents » (p. 39), d'autant qu'elle contrôle la police. Puis, en cette ville où l'alcool est interdit, la vie « apparaît très paisible » (p. 40). Il s'agit donc d'un « cadre urbain rigide défini » (p. 41) où l'encadrement religieux prend le relais du contrôle patronal et municipal.

Le troisième chapitre est consacré à la « constitution de la main-d'œuvre, 1925–1940 ». Il décrit et explique minutieusement le phénomène de l'embauche ainsi que le roulement de la main-d'œuvre. Une savante utilisation des sources originales, que constituent les fiches d'embauche et les fiches de service de la compagnie, habilite l'auteur à dresser un profil consistant de la main-d'œuvre. Encore faut-il comprendre « l'évolution des besoins en main-d'œuvre » (p. 57) et les pratiques d'embauche de la compagnie si l'on veut procéder à l'analyse des « facteurs affectant la constitution de la main-d'œuvre » (p. 55). Même si ses sources ne lui permettent pas toujours d'établir de façon complète les critères de sélection des travailleurs et les raisons de leur renvoi ou de leur départ (p. 56), cette monographie brosse un portrait significatif de cette main-d'œuvre et y dessine les contours du « noyau fondateur » (p. 73). Il s'agit d'un groupe de 313 membres qui sont embauchés avant 1928

et qui restent au service d'Alcan jusqu'en 1940. La formation de ce groupe, qui ne représente qu'environ 8 % des travailleurs embauchés avant 1928, éclaire les « facteurs liés à la persévérance » (p. 70).

Par ailleurs, un autre élément qui permettrait une meilleure caractérisation du noyau fondateur ne fait pas l'objet d'une corrélation qui semble échapper à l'analyse. C'est celui des départs volontaires dans le secteur de la gestion où 72 % de ceux qui quittent volontairement sont canadiens-français, tandis que les autres ethnies affichent un pourcentage de 59 %. Il y a là une disparité substantielle qui mérite une explication d'autant que l'on apprend que les travailleurs du secteur de la gestion — dont on ignore la nature réelle de leurs tâches — représentent 10 % du noyau fondateur à la fin des années 1930 (p. 75). Enfin, ne serait-il pas pertinent de connaître le pourcentage de Saguenayens dans ce groupe de gestionnaires, puisque le travailleur saguenayen, contrairement aux étrangers, a 13 % plus de chances d'être congédié que de quitter volontairement son emploi (p. 70). De surcroît, les travailleurs dans le secteur de la gestion travaillent 3,9 fois plus longtemps que ceux œuvrant dans les autres secteurs. Quoique l'auteur sache certainement répondre à ces interrogations, il eut été préférable que son ouvrage contienne ses réponses, même si nous présumons qu'elles ne modifieraient que légèrement son portrait des travailleurs d'Arvida.

L'analyse du « travail en usine » faisant l'objet du chapitre 4 vient donner du relief à ce portrait. L'auteur braque ses projecteurs sur la nature du travail, les conditions de travail et les niveaux de revenus. La formation des ouvriers n'est pas une priorité de la compagnie qui semble déléguer cette responsabilité aux contremaîtres (p. 90–91). C'est un premier constat. Pourtant les patrons admettent que les conditions de travail, dans le secteur de la production, sont dures (p. 93). En effet, l'atmosphère de l'usine est caractérisé par une chaleur excessive et par des émanations de « vapeurs et des odeurs qui assaillent les voies respiratoires » (p. 94). Une ambiance pénible où la durée du travail est longue en plus d'entraîner des accidents (p. 102). Les sources utilisées par l'auteur ne permettent pas d'établir le niveau de dangerosité réelle, puisque les documents sont imprécis et « ne concordent pas toujours » (p. 96).

Ces conditions pénibles ne sont pas compensées par les salaires qui sont plus faibles que la moyenne canadienne. Il en est ainsi jusqu'en 1936 (p. 111). Quant au coût du logement, à Arvida, il est plus élevé jusqu'en 1937 alors qu'il absorbe 30 % du revenu des travailleurs (p. 112). Il faut savoir que dans cette ville de compagnie, le prix du logement échappe aux fluctuations du marché puisque c'est l'entreprise qui en fixe le coût. Cette situation désavantage les travailleurs d'Arvida jusqu'en 1937; à partir de cette date, qui marque la sortie de la Crise, elle tourne à leur avantage.

Le chapitre 5 : « La population dans la ville » et le chapitre 6 : « Les travailleurs et leurs familles » traitent de ce que l'on pourrait appeler les conditions de vie dans une jeune ville de com-

pagnie. L'un aborde cette question à partir de l'espace social : l'habitat urbain et ses quartiers, les caractéristiques de la population et les modes d'occupation du logement. L'autre s'introduit dans « l'univers domestique des travailleurs et de leurs familles » (p. 145) pour mieux comprendre les comportements démographiques des travailleurs d'Alcan. L'ambition de l'auteur de reconstituer les familles est hypothéquée par la mobilité et le roulement élevé des travailleurs d'Alcan qui passent à l'usine sans laisser de traces dans les registres de l'état civil d'Arvida. Cette limitation des sources pose des problèmes méthodologiques qui réduisent l'échantillon retenu aux fins de la démonstration. Guidé par cette prudence qui marque toute sa démarche, il est heureux que l'auteur s'engage dans cette voie même si les résultats sont incomplets et insatisfaisants.

La naissance de la Fédération ouvrière de Chicoutimi, en 1907, et celle de la Fédération ouvrière mutuelle du Nord, en 1912, font du Saguenay le « berceau du syndicalisme catholique au Québec » (p. 174). Cette offensive cléricale ne suffit pas à enrayer l'implantation des unions internationales dans l'industrie des pâtes et papiers, le transport ferroviaire et l'industrie de la construction. Ainsi, en 1930, ces dernières sont « à égalité » (p. 178) avec les unions catholiques. Toujours est-il qu'à Arvida, c'est le syndicalisme catholique qui prend racine et qui va signer une première convention collective en 1937.

L'intérêt réel de ce septième chapitre tient au profil des fondateurs de ce syndicat; il décrit sommairement l'itinéraire socio-professionnel des individus qui composent les trois groupes de promoteurs dont l'action conduit à la convention collective de 1937. Qui plus est, le choix de ces promoteurs semble obéir à un critère de respectabilité. Selon l'auteur, « il s'agit manifestement d'une stratégie délibérée, qui mise sur la respectabilité en impliquant des travailleurs plus âgés, provenant de divers secteurs de l'entreprise, et des gens responsables... » (p. 184).

Par la suite, il semble que l'efficacité de la respectabilité recherchée par le syndicat ne suffise plus à lui permettre de s'entendre avec Alcan (p. 194). Les travailleurs déclenchent donc une grève plus ou moins spontanée le 24 juillet 1941, en dépit du fait que la loi des mesures de guerre l'interdise. Le dernier chapitre explique très bien l'ensemble des causes à l'origine de ce conflit. Des modifications au système de primes qui constituent « une partie importante du salaire des cuivistes » (p. 199), et le trop long retard de la compagnie à satisfaire les doléances ouvrières relatives à l'indemnité de vie chère poussent au débrayage. L'une des trois causes structurelles de cette grève réside dans le fait que la plupart des ouvriers sont des recrues : « seulement une centaine des mille cuivistes d'Alcan ont plus d'un an d'expérience » (p. 205).

Le syndicat, qui était étranger à ce débrayage, prend l'initiative de la négociation avec les patrons. Dès lors, les ouvriers acceptent le retour au travail et la grève connaît un dénouement satisfaisant. Cette grève illégale, qui s'est déroulée « sans violence et sans représailles » (p. 218) a donc porté fruit. La grève d'Arvida semble même avoir servi au renforcement de la cohésion

sociale du Saguenay que stimule la Commission royale instituée par le gouvernement pour enquêter sur les événements d'Arvida. Une malencontreuse déclaration du ministre C. D. Howe, ayant injustement parlé de sabotage, fut montée en épingle par certains journaux anglophones qui établissaient une corrélation avec la question de la participation des Canadiens français à l'effort de guerre durant la Première Guerre mondiale (p. 221). Le rapport de la Commission royale d'enquête présidée par les juges Létourneau et Langley Bond va récuser cette allégation de sabotage qui mettait en doute la loyauté des ouvriers d'Arvida dont les journaux francophones se firent les défenseurs. Ainsi on lave « l'honneur des Québécois » (p. 221). De là à dire qu'« à travers eux, c'est tout le Québec qui se sent visé » (p. 219), il y a une marge.

De même, prétendre que les réactions politiques provoquées par cette grève « consacre l'identification d'Arvida comme communauté saguenayenne » (p. 225) est une affirmation qui n'est pas vraiment démontrée. On peut exprimer les mêmes réserves à propos de la thèse de la co-intégration que l'auteur postule en introduction (p. 6-7). C'est une hypothèse intéressante qui, dans le cadre des analyses exposées dans ce beau volume, demeure à l'état d'hypothèse. Aller au-delà obligerait certainement l'auteur à sortir de la « modestie dans l'interprétation » (p. 228) qui fait d'*Arvida au Saguenay* un ouvrage exemplaire.

Georges Massé
Département des sciences humaines
Université du Québec à Trois-Rivières

Bender, Thomas, and Carl E. Schorske, eds. *Budapest and New York: Studies in Metropolitan Transformation: 1870-1930*. New York: Russell Sage Foundation, 1994. Pp. xiv, 400.

This collection of fourteen essays is an exercise in double comparison. It illustrates five themes in the histories of New York and Budapest: the relationships between politics, ethnicity, class, and culture; spatial organization; "the culture of politics and the politics of culture" (p. 6); metropolitanism, cosmopolitanism and nationalism; and modernism and traditionalism. It also juxtaposes the methodological and conceptual approaches of Hungarian and American historians.

In the realm of municipal politics, New York is portrayed as having proceeded on an energetic and independent path, while Budapest, in contrast, was dominated by that of the national government and national issues. In David Hammack's view, New York enjoyed the position of being the largest marketplace in the U.S., rather than being a political capital. Because "governments at all levels in the United States were weak," New York was able "to wield great influence over the rest of the country." (p. 56) Zsuzsa L. Nagy's Budapest history is dominated by the changes brought about by World War I and he considers it an achievement of Budapest civic leaders to have maintained a European level city "while the demands of the period became sterner and harsher in every aspect of life in Budapest." (p. 51)